

Ambroise Paré et l'incendie de 1889 à la Faculté de médecine de Paris *

par Paule DUMAÎTRE **

Au premier abord, il peut paraître saugrenu de rapprocher Ambroise Paré, cet homme du XVII^e siècle, d'un incendie qui se passa trois siècles plus tard à la Faculté de médecine de Paris mais Paré vivait, tout au moins en effigie, à la Faculté, spécialement dans le Grand Amphithéâtre et le 8 octobre 1889, dans l'incendie qui ravagea celui-ci, ces deux effigies disparurent à tout jamais.

Rappelons qu'en 1769, pour remplacer l'ancien Collège de Chirurgie devenu insuffisant, le roi Louis XV, à l'instigation de La Martinière, son premier chirurgien, avait fait l'acquisition d'un terrain de l'ancien Collège de Bourgogne et de quatre maisons voisines pour y faire construire des bâtiments destinés à la fois aux Ecoles de Chirurgie et à l'Académie de Chirurgie. Les travaux furent confiés à Jacques Gondoin, architecte du roi ; ils commencèrent en 1769. Déjà très avancés en 1773 comme le montre le tableau d'Hubert Robert "La Construction de l'Ecole de chirurgie", ce fut seulement le 14 décembre 1774 que le jeune roi Louis XVI vint en poser la première pierre symbolique. Faits dans le goût antique ces bâtiments, qui sont les mêmes aujourd'hui, furent grandement loués des Parisiens mais c'est l'année suivante, le 27 avril 1775, qu'eut lieu l'inauguration de l'amphithéâtre sous la présidence de La Martinière. Un luxueux ouvrage en trente planches gravées par Poulleau, tiré seulement à cent exemplaires l'année 1780, la *Description des Ecoles de chirurgie* par leur architecte Gondoin, nous donne l'idée exacte de ce qu'était le Grand Amphithéâtre aux heures des leçons. Si l'on excepte l'élégant costume Louis XVI des assistants, il avait alors à peu près le même aspect qu'aujourd'hui avec ses gradins et un curieux plafond à caissons alors centré d'une rosace. Seulement les fresques qui le décoraient ont disparu, remplacées par des tableaux qui disparurent à leur tour, pour faire place sur le même mur à la peinture décorative d'Urbain Bourgeois que l'on voit toujours aujourd'hui. Ces premières fresques avaient été dès 1778 exécutées en grisaille par le peintre Esprit-Antoine Gibelin et se composaient de trois parties : *au milieu Louis XVI, entouré des Vertus, accueillait son premier chirurgien, La Martinière*, et accordait sa protection à la

* Communication présentée à la séance du 26 octobre 1991 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 4 rue Changamier, 75012 Paris.

Chirurgie. *La fresque de gauche montrait des généraux blessés auxquels les chirurgiens donnaient les premiers soins, la fresque de droite représentait Esculape découvrant les secrets de l'anatomie.*

Peu à peu ces fresques se délabrèrent. Leur état devint tel que le ministre des Beaux-Arts décida de les faire recouvrir par trois tableaux qu'il commanda dès 1854 au peintre Louis Matout. Dix ans plus tard, l'année 1864, les trois tableaux pourvus de cadres furent apposés sur les fresques de Gibelin. A gauche on voyait *Lanfranc debout sur une estrade en grande robe tenant à la main une tête de mort et faisant une démonstration anatomique* ; à droite c'était *Desault, dans sa salle d'hôpital entouré de ses élèves, debout, vêtu de noir, portant un tablier blanc et tâtant le pouls d'un malade dont le pied est dans un appareil*. Le tableau central, qui portait le sujet principal, montrait *Ambroise Paré appliquant la ligature des artères après une amputation*. Les trois tableaux étaient encadrés séparément, rapprochés l'un de l'autre et garnis d'une large et lourde bordure ayant la forme des fresques qu'ils avaient recouverte. Ces trois tableaux, qui avaient été payés 13 000 francs, avaient figuré dans divers Salons, ceux de Lanfranc et Desault au Salon de 1857 (N° 1866 et 1867), celui d'Ambroise Paré au Salon de 1853 sous le n° 814 du catalogue, avec une longue notice extraite de l'édition de Malgaigne.

Ce furent donc ces trois tableaux qui disparurent, avec ce qui restait des fresques de Gibelin, dans l'incendie du 8 octobre 1889.

Quelles furent les causes de cet incendie ? Avant de les exposer, signalons que ce n'était pas la première fois que le Grand Amphithéâtre était la proie des flammes. Pas plus tard que l'année précédente, un incendie, le 7 février 1888, attribué à un calorifère déjà vieux, encastré pour ainsi dire dans l'amphithéâtre, n'avait fait que peu de dommages en raison des secours arrivés promptement ; seuls avaient brûlé les bancs des gradins, nécessitant l'interruption des cours pendant une semaine. Cependant la facture des travaux porte : *Restauration de tableaux*. Ceux-ci avaient-ils donc été atteints ? Les grands bustes avaient dû être aussi lavés et nettoyés. Toutes les réparations furent faites, le calorifère remis en état et un isolement absolu assuré entre les maçonneries du calorifère lui-même et la partie de la salle qui contenait les gradins en menuiserie. A quoi donc était dû le nouvel incendie, beaucoup plus grave que celui de 1888, qui ravagea le Grand Amphithéâtre le 8 octobre 1889 ?

Cherchant les causes de cet incendie, nous avons à ce propos consulté aux Archives nationales, avec la précieuse aide de Mlle Moureaux dont beaucoup d'entre nous se souviennent des services qu'elle leur a rendus quand elle était archiviste de la Faculté, le *Registre des assemblées des professeurs* à la date du 7 novembre 1889 et voici ce que nous apprend le doyen Brouardel.

Il nous donne d'abord la date exacte du sinistre : 8 octobre 1889 alors que ceux qui le relatent, aussi bien Corlieu que Noé Legrand, l'auteur du grand ouvrage *Les Collections artistiques de la Faculté de médecine de Paris*, 1911, le situent, je ne sais pourquoi, au 15 octobre. Le doyen fait ensuite part de la lettre que lui a envoyée le Préfet de la Seine par l'intermédiaire du Recteur. Le Préfet, cherchant à connaître les responsables de ce fâcheux incendie, avait chargé le contrôleur en chef du service d'architecture de son administration de procéder à une enquête pour établir si cet incendie était dû à une cause imputable à son administration, propriétaire de l'immeuble, ou s'il devait être attribué à un agissement de l'occupant, pour tout dire au doyen Brouardel. Le contrôleur

en chef, ayant procédé à l'examen des lieux en présence de l'architecte de la Ville, M. Ginain, et de M. Bouchot, chef du matériel de l'établissement, avait tout d'abord constaté que le calorifère qui chauffait depuis la veille l'amphithéâtre avait été remis en état, après l'incendie précédent, dans les meilleures conditions possibles. D'ailleurs ni le calorifère lui-même, ni les conduites et bouches de chaleur qui avaient été reportées dans la bande du dallage en pierre qui contournait la balustrade au pied des gradins, ni les grilles de ces bouches ne portaient la moindre trace de feu. Donc la Ville n'avait aucune responsabilité morale.

Il n'en était pas de même du doyen, qui n'était d'ailleurs jamais expressément nommé. L'enquête avait révélé que celui-ci, au début du mois d'août précédent, avait, de lui-même et sans entente avec l'architecte de la Ville, fait établir dans l'amphithéâtre une estrade en bois de sapin qui recouvrait et fermait les bouches de chaleur du calorifère. Malheureusement quand aux premiers froids, les 7 et 8 octobre, on avait allumé le calorifère, on n'avait pas pris le soin de dégager ni même d'ouvrir les bouches de chaleur. "Il n'est pas douteux" était-il écrit dans le rapport que l'incendie du 8 octobre n'ait eu pour cause l'inflammation des copeaux ou des résidus de bois, ou d'étoffes, peut-être même d'allumettes restées sous l'estrade provisoire et surchauffée par le métal des bouches porté à une température d'autant plus excessive que la chaleur accumulée dans les conduites, ne pouvait s'en échapper".

On sent le doyen Brouardel quelque peu gêné en lisant cette lettre car il lui est facile de comprendre que "l'imprudence grave" selon les propres termes du Préfet ne s'adresse au fond qu'à lui. Il donne ensuite lecture de sa réponse au Préfet, réponse dans laquelle il essaye de dégager sa responsabilité en disant qu'il n'avait pu s'entendre avec l'architecte qui ne répondait jamais aux lettres. (Rappelons que l'architecte Ginain est celui qui construisait en même temps avec beaucoup de talent les nouveaux bâtiments de la Faculté boulevard Saint-Germain). Il se garde de dire un mot sur les dégâts mêmes de l'incendie et la perte des œuvres d'art. Peut-être a-t-il existé un autre rapport à ce sujet mais il a disparu ou bien nous n'avons pu le dénicher.

Revenons un peu sur le tableau de Matout concernant Ambroise Paré, disparu dans l'incendie. Ce tableau, nous le connaissons pourtant car lui seul, parmi les trois peintures a été reproduit par une belle gravure à la manière noire de Manceau et Testard, imprimée et publiée par Goupil (non datée) (fig. 1).

Le sujet, nous l'avons dit, représentait Ambroise Paré appliquant la ligature aux artères après une amputation. Un champ de bataille est le lieu de la scène avec, pour fond les remparts de la petite ville lorraine de Damvillers, assiégée par les Français en juin 1557, après la Campagne qui donnait au roi les Trois Evêchés (Metz, Toul, Verdun). On sait qu'à ce siège, Paré trouva son plus beau titre de gloire en osant substituer la ligature des artères au fer rouge dont on se servait après amputation. Sur une table de fortune est assis un blessé à moitié nu, saisi par deux aides. Au centre, debout, Paré vêtu de noir, qui vient de lui couper la jambe au-dessus du genou. La partie amputée gît à terre. Un docteur à longue barbe, vêtu d'une robe avec hermine, présente le fer rouge au chirurgien. Celui-ci, pour réponse, lui montre dans la main droite les liens dont il va se servir pour faire la ligature des artères saisies dans une pince. Autour d'eux, des docteurs, des aides. Au premier plan, un de ceux-ci attise avec un soufflet le brasier où rougissent les fers. Un cadavre nu est étendu. Dans le coin à

droite un médecin cherche à arracher le fer brisé dans le flanc d'un malheureux blessé dont le visage traduit une intense douleur. Tout à l'entour, une tente, des cavaliers, des soldats avec des piques. Derrière Paré, un immense cavalier, bardé de fer, est comme le symbole même de la Guerre.



Fig. 1 - Ambroise Paré appliquant la ligature des artères après une amputation.
Tableau du peintre Henri Matout disparu dans l'incendie de 1889.

Ce tableau, avant d'être apposé sur les murs du Grand Amphithéâtre, avait, nous l'avons dit, figuré au Salon de 1853. Voyons ce qu'en disait la même année un critique d'art A.J. du Pays dans *l'Illustration* (28 mai 1853, p. 344). Celui-ci, après avoir reconnu que le tableau faisait une forte impression, reprochait au peintre de lui avoir donné une trop grande dimension, ce qui noyait "un petit fait particulier" dans une vaste scène : le tableau, disait-il était presque aussi grand que celui des *Noces de Cana* de Paul Veronèse. Il s'étonnait aussi qu'un docteur en médecine se fasse l'aide de Paré et trouvait que ce docteur trop superbe dans sa robe rouge avait un éclat qui effaçait Paré vêtu simplement d'un costume noir mais cette critique même nous donne une idée de la majesté du tableau qui n'apparaît pas clairement dans la gravure.

Est-ce pour combler le vide laissé par la disparition du tableau sur les murs de la Faculté, qu'un autre artiste représenterait à son tour Paré pour décorer l'escalier d'honneur de la toute nouvelle Sorbonne ouverte précisément en août 1889 ? Cet artiste c'était Théobald Chartran qui, quelques années plus tard, dans une peinture bien connue, montrerait Paré soignant un blessé au siège de Metz dans un style plus réaliste que celui de Matout, sans avoir la sorte de grandeur que conféraient au tableau disparu les cavaliers en armure qui semblaient planer sur la scène.

Cependant une autre œuvre d'art concernant Paré disparaissait en même temps que le tableau de Matout, c'était le buste du chirurgien par David d'Angers.

Le sculpteur Pierre Jean David (d'Angers) qui devait plus tard, l'année 1840, effectuer pour la ville de Laval la belle statue en bronze d'Ambroise Paré qui se tient à l'entrée des promenades du Changé, avait commencé par faire des bustes du chirurgien. Les médecins occupaient près de David une place toute particulière. Dès l'Ecole centrale d'Angers, il côtoie Béclard et Eugène Chevreul. En 1808, il retrouve à Paris le même Béclard médecin des hôpitaux de Paris qui l'autorise à venir dessiner d'après des cadavres, ce qui lui permettra d'exécuter cinquante-quatre dessins d'anatomie humaine aujourd'hui conservés au Musée d'Angers. Il fait des bustes de ses amis, les médecins angevins, il honore de bustes ou de statues les "héros", Larrey, Percy, Portal, Desgenettes et surtout Bichat et Paré qui seront gratifiés de statues et de médailles. Ce fut par l'intermédiaire de son ami Béclard que le 23 mars 1820 il offrait le buste de Paré à la Faculté. Le registre de l'assemblée des professeurs porte à cette date : "M. Béclard offre, au nom de l'auteur M. David, le buste d'Ambroise Paré que l'auteur ... (sic) pour en faire hommage à la Faculté". En témoignage de reconnaissance celle-ci offrit à David ses jetons et ses médailles. Une question se pose : ce buste était-il en marbre ou en plâtre ? L'inscription ne le dit malheureusement pas. Le fait que ce buste ait disparu dans l'incendie nous incline à croire qu'il était en plâtre. Cependant, dans un livre intitulé : "Les hommes utiles et les bienfaiteurs de l'humanité", édition revue par E. de Cognac (Limoges, C. Ardant, s.d.) on lit p. 239 : "A Paris le buste en marbre d'Ambroise Paré dû au ciseau du célèbre statuaire David (d'Angers) et portant cette inscription : "Je le pensay et Dieu le guarit" décore le Grand Amphithéâtre des Ecoles

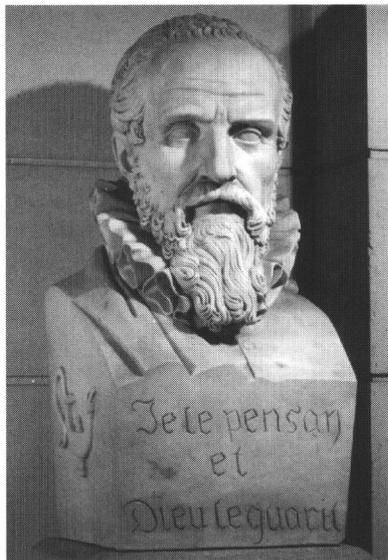


Fig. 2 - Buste en marbre d'Ambroise Paré par David d'Angers donné par lui en 1828 à l'Académie de médecine

et la salle des séances de l'Académie de médecine". L'auteur a probablement confondu les deux bustes : David, d'une nature décidément très généreuse, avait bien l'année 1828 offert un buste en marbre signé à l'Académie qu'on peut toujours voir au premier étage, près de la porte de la Bibliothèque, (fig. 2) mais pour le buste de la Faculté, on demeure dans l'incertitude, marbre ou plâtre ? On a longtemps cru d'après Noé Legrand, qu'un exemplaire en plâtre se trouvait au Musée du Val-de-Grâce mais vérification faite, il s'agirait d'un buste anonyme. De son côté, le Musée d'Angers conserve le modèle en plâtre que David avait offert pour orner l'Ecole de Médecine d'Angers qui venait d'être réouverte.

Que reste-t-il de Paré à la Faculté ? Au-dessous du frontispice du Grand Amphithéâtre, dans la cour, sur la frise qui passe derrière les grandes colonnes

corinthiennes, sont sculptés par Berruer, dans de grandes dimensions, des médaillons en demi-relief, ornés de guirlandes de chênes représentant Ambroise Paré, Pitard, Maucler, Lapeyronie et Jean-Louis Petit "tous chirurgiens très célèbres qui ont illustré l'Ecole française" écrit Gondoin qui a choisi ces figures. Leur buste mesure 70 cm environ dans une bordure de diamètre de 1 m 30. Dans le champ, en haut, les noms sont gravés.

A l'entrée du Musée d'histoire de la médecine (anciennement Salle Debove), un médaillon de marbre ovale (H. 60 cm, L 38 cm) représente Paré, figure de profil à droite, barbiche en pointe, fraise à gros godrons serrés dans le haut col de son costume à filets dorés (œuvre non signée). Sur le pourtour, légende : "Ambroise Paré mort à Paris 20 décembre 1590". Ce médaillon se trouvait autrefois à l'entrée de la salle des thèses n° 1 avec trois médaillons anonymes tous exécutés sur l'ordre d'Antoine Louis, représentant Fabrice de Hilden, Fabrice d'Acquapendente et Marc-Aurel Séverin.

Dans le même Musée d'histoire de la médecine, on voit aussi, dans un caisson, un portrait en buste de Paré, portant au-dessus de la tête une étroite banderole blanche avec son nom. (non daté).

Enfin, à l'entrée du Musée Dupuytren se trouvait, il y a encore quelques années, une statue de Paré en plâtre par David d'Angers, réplique de la statue de bronze de Laval, mais depuis 1976 cette statue se trouve au Mobilier national.

Signalons aussi que la Faculté avait fait acquisition l'année 1852 d'un très beau portrait qu'on lui vendit comme étant celui de Paré, mais Noé Legrand a démontré que c'était un faux portrait représentant en réalité Tagliacozzi. Longtemps dans le cabinet du doyen, il est maintenant au Musée.

Pour remplacer les œuvres d'art qui avaient péri dans les flammes le peintre Urbain Bourgeois, en 1895, orna le panneau du Grand Amphithéâtre d'une large fresque décorative représentant *La Médecine dans ses différents âges*, depuis les origines jusqu'à l'époque de Claude Bernard, celle que nous voyons aujourd'hui mais les fervents de Paré regretteront toujours le buste et le tableau du chirurgien "presque aussi grand que les Noces de Cana" disparus dans l'incendie de 1889.

BIBLIOGRAPHIE

Archives nationales : AJ 16, 6232. PV 23-3-1820, ft 171-173, PV 6-4-1820, ft 174
AJ 16, 6262. PV 9-2-1888, f° 254-255
AJ/16, 6263, 1889-90, PV, 7-11-1889, F. 1-7
AJ 16, 6614. Mémoire des travaux 1888.

Académie de médecine. Dossier Paré.

CORLIEU Auguste. Centenaire de la Faculté de médecine de Paris. Paris, Impr. nationale, 1896, p. 14.

DUMAITRE Paule. Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois de France. Paris, Fondation Singer-Polignac, Perrin 1986, 2e éd. 1990.

HUCHARD Viviane. Ambroise Paré et David d'Angers. Exposition. Les images du corps. Laval, Musée du Vieux-Château, 1890, Angers, impr. Palussier, 1990, p. 69-73.

LEGRAND Noé. Les collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris. Inventaire raisonné, Paris, Masson, 1911.

LEGRAND Noé. Une faux portrait d'Ambroise Paré à la Faculté de Médecine de Paris. Son identification. *Bull. Soc. Fr. Hist. Méd.*, 8, 1909, p. 372-383.

VALLERY-RADOT Pierre. La Faculté de médecine de Paris. Paris, Masson, 1952, p. 38-49.

SUMMARY

Ambroise Paré and the 1889 fire at the Paris medical Faculty

On October 8, 1889 a fire destroyed the Great Amphitheater of the Paris Faculty of Medicine.

In this fire disappeared the bust of A. Paré offered in 1820 to the Faculty by David d'Angers and three large paintings by Louis Matout (1864), the most important one showing A. Paré ligating the arteries after an amputation and refusing the hot iron previously used in such cases.

